

ihtp

2017-ÉQUIPE DU PACIFICORCA



UNIVERSITÉ PARIS 8

## Programme de recherche



zadig productions



## **Présentation du programme**

Christian Delage

Peut-on réagir dans l'immédiateté, et en tant qu'historien, aux attentats survenus à Saint-Denis et à Paris le 13 novembre dernier ? Les historiens du temps présent ont fait admettre depuis maintenant de nombreuses années que l'absence de distance n'est pas un obstacle à la compréhension de l'événement, grâce, entre autres, à la présence de témoins, qu'ils figurent parmi les victimes survivantes, ou parmi les professionnels chargés de gérer la situation sur place (policiers, pompiers, médecins, etc.).

L'IHTP a ainsi décidé d'aller à la rencontre des victimes et des témoins de ces attentats, en réunissant une petite équipe de jeunes doctorants (Claire Demoulin, José Quental, Antoine Rocipon, Chun Chun Wang, Alain Zind), pour la plupart issus des quartiers visés par les terroristes, et de chercheurs, historiens ou anthropologues (Élisabeth Claverie, Hélène Dumas), qui ont déjà acquis une longue expérience dans la collecte et le traitement des témoignages de survivants et de témoins professionnels de génocides du vingtième siècle.

De mars 2016 à novembre 2019, nous avons filmé ces entretiens de manière professionnelle, avec le concours de Zadig Films (Dominique Gibrail et Maxime Spinga), d'un chef-opérateur de prise de vues (Jean-Christophe Beauvallet) et d'un ingénieur du son (Mikaël Kandelman) habitués des longs-métrages de fiction aussi bien que des documentaires. Nous considérons en effet que si l'on recourt au langage de l'image animée, c'est pour en faire bénéficier les témoignages de la puissance d'expression et non la limiter à une simple fonction de captation ou d'enregistrement. Chaque témoin est filmé dans un lieu différent, selon un questionnaire ouvert qui lui donne toute latitude de construire son récit librement, sans jamais être interrompu. Dans leur majorité, les personnes interviewées se sont portées volontaires pour livrer leur récit. Nous entretenons avec certaines d'entre elles une relation épistolaire continue qui nous permet de suivre l'évolution de leur situation vers ce que Paul Ricœur qualifie de mémoire apaisée. Nous nous tenons cependant à la place qui est la nôtre, celle d'historiens du temps présent, tandis que d'autres instances interviennent à titre officiel – comme l'assistance juridique, administrative et psychologique fournie par les services du procureur en charge de l'enquête, ou privé – avec les deux associations créées au lendemain des attentats.

Le choix de produire une archive filmée ne peut se limiter à sa bonne conservation et à un accès restreint aux chercheurs, ou à usage sous forme d'extraits, non respectueux de l'entièreté du témoignage, même dans un cadre scolaire. Cette collecte a été pensée comme une médiation, à trois – réalisateur, témoin, interviewer, et non, comme souvent, à deux – témoin, interviewer. Elle se veut respectueuse de l'intimité des personnes filmées (et de leur souhait initial de venir vers nous), et soucieuse, pour chacune d'entre elles, de trouver la bonne distance : celle qui met en confiance et autorise le témoin à livrer son récit, tout en donnant une place à de futurs spectateurs, quel que soit leur statut, en les invitant à voir, sans le filtre ou le détour d'une base de données, l'entretien filmé.

Pour ce qui me concerne, ces choix procèdent d'une expérience de réalisateur (*Nuremberg. Les Nazis face à leurs crimes, 2006* ; *De Hollywood à Nuremberg : John Ford, Samuel Fuller, George Stevens, 2012*<sup>1</sup>), où j'ai eu l'occasion de filmer des survivants de la Shoah, de concepteur de parcours permanent de musée (Mémorial de l'internement et de la déportation de Compiègne, 2008), et de commissaire général d'exposition (*Filmer les camps, Mémorial de la Shoah, 2010*<sup>2</sup>), où j'ai réfléchi avec des scénographes et des graphistes à la manière de montrer les images des camps et les premiers témoignages filmés par les Alliés. Mais également, d'un retour sur les expériences des grandes institutions patrimoniales comme le Musée de l'Holocauste de Washington, le Fortunoff Video Archive for Holocaust Testimonies de Yale, le Mémorial de Yad Vashem et le Mémorial de la Shoah à Paris.

L'histoire de la mémoire audiovisuelle de la Shoah a ainsi fait l'objet d'un programme de recherche qui s'est déroulé de 2010 à 2015<sup>3</sup>, sous la forme d'un colloque inaugural<sup>4</sup>, d'un séminaire de recherche franco-américain, tenu à Paris et à New York<sup>5</sup>, d'un enseignement à la Cardozo Law School, à New York. « Mass Crimes: The Place of the Witness », et d'un cycle de conférences au Mémorial de la Shoah (« La Persistance du témoin », 8-15 novembre 2015)

Je me suis particulièrement intéressé au cas de Simon Srebnik, en publiant dans *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* « Les Récits d'un survivant de la Shoah, Simon Srebnik » (n°132, octobre-décembre 2016, pp. 61-76).

Cet article faisait suite à un premier article publié en 2010 dans la revue *Le Débat* (« La place du témoin filmé. De Nuremberg au procès des Khmers Rouges », n° 158, 2010/1, pp.

---

1. « Bringing History into the Present Through Film: An Historian in the Archives of Nuremberg », *Cineaste*, 37/1, pp. 34-39.

2. « Écrire l'histoire à l'ère de sa reproduction muséographique », *Imagination et Histoire, enjeux contemporains*, textes édités par Marie Panter, Pascale Mounier, Monica Martinant et Matthieu Devigne, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2014, pp. 155-167.

3. Je tiens à remercier la Commission et le Service de la recherche de l'université Paris 8, le Labex Arts H2H, le programme Investissements d'avenir (ANR 10-LABX\_80-81) et l'Université Paris Lumières pour leur contribution à cette recherche, commencée avec ce travail sur la mémoire audiovisuelle de la Shoah, et poursuivie par la prise en compte des attentats du 13 novembre 2015.

4. « Making History in the Courtroom », Cardozo Law School/Institut d'histoire du temps présent (CNRS), New York, septembre 2010. Les actes du colloque ont été publiés : *The Scene of the Mass Crime. History, Film, and International Tribunals*, London and New York, Routledge, 2013.

5. « Places of Memory in trials and films », séminaire de recherche animé par Christian Delage (IHTP), Michael Levine (Rutgers University) et Peter Goodrich (Cardozo Law School).

33-49) et a inspiré une installation vidéo sur « Les Récits de Simon Srebnik » pour l'exposition « Regards d'artistes » au Mémorial de la Shoah, qui s'est tenue de décembre 2018 à janvier 2019.

L'un de nos axes de recherche visait la comparaison des instances judiciaires et mémorielles dans le recueil de la parole des témoins, une problématique partagée avec Élisabeth Claverie et Hélène Dumas. La présence auprès de nous de producteurs d'émissions radiophoniques nous a paru importante pour bien cerner les enjeux particuliers de la voix et de son écoute, d'où vient l'accompagnement, sur la longue durée, par Jean Lebrun (France Inter) et Valérie Nivelon (RFI), de nos rencontres avec les victimes et les témoins.

Nous avons filmé vingt personnes. Les entretiens se sont déroulés à Paris, mais également à Saint-Denis, autour du Stade de France.



**Jean-Christophe Beauvallet (chef-opérateur), Alain Zind (assistant-opérateur), Claire Demoulin (assistante-réalisateur) et Mikaël Kandelman (ingénieur du son), Saint-Denis, 24 mars 2016.**

Nous avons commencé avec Camellia, étudiante à l'université Paris 8 et vestiaire au Stade de France le soir du 13 novembre.



**Camellia Attek, Saint-Denis, 24 mars 2016**

Nous avons ensuite filmé Denis Safran, médecin-chef de la Brigade de Recherche et d'Intervention, qui a géré la situation au Bataclan. Le tournage s'est déroulé au café Le Baromètre, où la BRI avait installé son QG avant d'intervenir au Bataclan.



**Entretien avec Denis Safran, Paris, Le Baromètre, 25 mars 2016.**



**La BRI au Baromètre, Paris, 13 novembre 2015**

Dans ce café, qui a accueilli pendant toute la nuit les rescapés, les employés et les musiciens du Bataclan, nous avons interviewé sa gérante, Véronique Laviec, ainsi que son fils, Julien Tafanel.



**Christian Delage, Véronique Laviec et Julien Tafanel, Paris, Le Baromètre, 25 mars 2016.**

Puis Tommy et Vincent, qui célébraient l'anniversaire d'une de leurs amies à la Belle Équipe, qui a été gravement blessée lors de la fusillade. Lors des entretiens, les hésitations, les temps morts, les arrêts inopinés de la parole font partie du moment du filmage. Quand il s'agit d'une expérience de groupe, nous favorisons un mode conversationnel.



Dans un appartement du boulevard Voltaire, Vincent (à gauche), écoute l'entretien que donne son ami Tommy, avant de le rejoindre, sur le mode de la conversation, Paris, 71 Boulevard Voltaire, 26 mars 2016.

Nous avons ensuite rencontré l'urgentiste de garde le soir du 13 novembre à l'hôpital Pitié Salpêtrière, qui a raconté dans le détail la gestion de l'arrivée d'une cinquantaine de victimes (dont la moitié en urgence absolue), qui se trouvaient dans les cafés visés ou au Bataclan.



Élisabeth Claverie en compagnie de David Pariente, urgentiste

Puis ce fut le témoignage d'un rescapé du Bataclan, Thibault, impressionnant par son intensité et sa qualité réflexive. Après l'entretien, Élisabeth Claverie lui a écrit : *« Je n'avais jamais entendu quelqu'un décrire de cette façon « présente », haletante, les dilemmes constants et de toutes sortes qu'il a dû résoudre, dans ce Bataclan livré à la folie, jamais entendu quelqu'un qui pouvait faire ressentir à ceux qui n'étaient pas là, toute la complexité des contraintes dans lesquelles il a été pris, et sa femme avec lui, la présence de tous les autres, et cette façon de faire ressentir, aussi, la culpabilité ressentie de les avoir et traversés et « résolus ».*



**Thibault Morgant, Paris, jardin de l'Institut historique allemand, 6 octobre 2016**

Nous nous sommes également entretenus avec l'historien Sylvain Pattieu, ami du géographe Matthieu Giroud, décédé au Bataclan. Sylvain a rappelé comment tous deux ont préparé l'agrégation ensemble, puis comment Matthieu en est venu à s'intéresser à la dimension humaine et sociale de sa discipline, en allant sur le terrain pour étudier les phénomènes de gentrification dans la banlieue parisienne.



**Sylvain Pattieu, Paris, Le Cinéma des cinéastes, 27 octobre 2016.**

Nous avons ensuite filmé un entretien avec un rugbyman professionnel, Aristide, gravement blessé au Petit-Cambodge, toujours en convalescence en 2016 novembre, et qui espérait pouvoir reprendre l'entraînement en 2017, ce à quoi il a finalement renoncé. En parallèle à sa carrière de sportif de haut niveau, Aristide a obtenu en Sorbonne une double licence en histoire et en cinéma. Une des raisons, sans doute, qui l'a poussé à faire son premier film sur l'histoire de sa grand-mère, employée aux usines Renault, décédée en 2019.





**Aristide Barraud, Paris, terrasse de l'immeuble du CNRS rue Pouchet, 27 octobre 2016.**

Puis nous avons suivi Stéphane Calmeyn près de la place Gambetta où se trouvait l'atelier de lutherie de Romain Naufle, décédé au Bataclan, et dont il était le voisin. Beaucoup de gens du quartier connaissaient l'atelier de Romain, et appréciaient le voir travailler derrière la devanture où il plaçait les guitares qu'il venait de fabriquer.



**Romain Naufle dans son atelier (DR)**

Nous avons recueilli le témoignage d'un urgentiste de l'hôpital de La Pitié- Salpêtrière, le docteur Samuel Castro, qui s'ajoute à celui donné par son collègue David Pariente. Nous avons en effet tourné cet entretien sur place, dans le service des urgences de l'hôpital où ont été accueillies les victimes des attentats du 13 novembre. Le Dr. Castro a bien voulu expliquer comment le service a fait face à un afflux de blessés le soir du 13 novembre et combien cet événement l'a bouleversé dans les jours qui ont suivi.



**Docteur Samuel Castro, Paris, Hôpital Pitié Salpêtrière, 15 mai 2017.**

Céline Nusse, productrice à Zadig Films, a ensuite été interviewée dans le quartier où elle habite avec sa famille et dont le triangle principal, qui va de son domicile à l'école de ses enfants et à son bureau, s'inscrit dans le périmètre des attentats contre Charlie et ceux du 13 novembre. Une manière, y compris en la suivant à vélo, de dessiner la carte de la sociabilité du XI<sup>e</sup> arrondissement, cible principale des terroristes.



**Céline Nusse, Paris, café La Caravane, 15 mai 2017.**

Un médecin en poste à l'État-major des Pompiers de Paris, Xavier Lesaffre, nous a permis de comprendre l'ensemble des moyens et des personnels mis en œuvre le soir du 13 novembre sur tous les lieux des attentats.



**Xavier Lesaffre, Paris, Les Petites canailles, 15 juin 2017.**

Grâce à une relation commune, nous avons pu convaincre Éric Ouzounian, qui a perdu sa fille, Lola, au Bataclan, de nous donner son témoignage.



**Éric Ouzounian, Paris,  
Le Square Gardette, 20 novembre 2019.**

La directrice des activités culturelles du Mémorial de la Shoah, voisine des lieux des attentats dans le XI<sup>e</sup> arrondissement, a également accepté de témoigner, en répondant aux questions de Pauline Susini.



**Sophie Nagicarde, Paris, Amici Miei, 20 novembre 2019**

Dans le même voisinage, la romancière Maylis de Kérangal, a raconté à Valérie Nivelon l'impact des attentats sur sa vie familiale et de quartier.



**Maylis de Kérangal, Paris, Amici Miei, 20 novembre 2019**

Enfin, Aurélie Silvestre, qui a perdu son compagnon et père de ses deux enfants au Bataclan, a livré un long récit sur son histoire, grâce à un entretien en profondeur conduit par Sylvain Pattieu.



**Aurélie Silvestre, Paris, Square Gardette, 21 novembre 2019**

Une transcription intégrale des entretiens a été effectuée. Ce document, qui constitue une archive conservée en tant que telle, permet également de décrire les séquences filmées, qui vont être conservées à l'IHTP et à la Bibliothèque nationale de France.

Avec Corentin Boucher, nous avons monté les 20 entretiens, en enlevant les questions et en faisant alterner les valeurs de plan correspondant aux deux caméras qui tournaient en même temps.

RFI a réalisé un coffret d'extraits sonores des entretiens dont les auteurs nous auront donné l'autorisation d'exploitation.

<https://webdoc.rfi.fr/attentats-13novembre2015-des-vies-plus-jamais-ordinaires/>

Pauline Susini prépare une adaptation théâtrale, avec le soutien du Labex « Les Passés dans le présent ».

## ÉQUIPE DU PROGRAMME

**Elisabeth Claverie**, anthropologue, directrice de recherche émérite au CNRS (Institut des Sciences Sociales du Politique).

**Christian Delage**, historien et réalisateur, professeur à l'université Paris 8, directeur de l'IHTP.

**Hélène Dumas**, historienne, chargée de recherche au CNRS.  
**Pauline Susini**, comédienne et metteur en scène de théâtre  
**Valérie Nivelon**, productrice de « La Marche du monde » sur RFI.

#### Équipe de doctorants de Paris 8

**José Quental**, chargé des contacts avec les témoins interviewés  
**Claire Demoulin**, préparation des tournages  
**Alain Zind**, assistant-opérateur  
**Antoine Rocipon**, transcription de l'ensemble des entretiens filmés  
**Chun Chun Wang**, traduction du dossier de présentation du programme

#### Zadig films

**Maxime Spinga**, chargé de production (Zadig Films)  
**Jean-Christophe Beauvallet**, chef-opérateur de prise de vues  
**Mikaël Kandelman**, ingénieur du son  
**Corentin Boucher**, monteur

# REVUE DE PRESSE

## **A**ttentats du 13 novembre, des témoignages pour l'Histoire.

*Figurer la mémoire immédiate par le son et l'image. Appréhender la réalité des attentats du 13 novembre 2015 sans dépouiller l'événement de sa dimension historique, en filmant et en interviewant rescapés et intervenants. Ne pas autoriser le temps qui passe à polluer les souvenirs ni une couverture médiatique intense à les modifier... C'est l'objet de « Chaque témoin compte », un projet multimédia mis en œuvre par l'Institut d'histoire du temps présent (IHTP) – associant des chercheurs du CNRS et des enseignants de Paris-VIII – et qui sera ausculté sur France Inter au fil de quatre émissions, mercredi 13 avril.*

« Nous travaillons sur les survivants, pas seulement sur les victimes », explique Christian Delage, historien, cinéaste, professeur à l'université Paris-VIII et directeur de l'IHTP, qui s'est inspiré de ses travaux sur la Shoah, le génocide cambodgien ou la Bosnie. « L'idée est d'offrir aux témoins directs ou indirects le temps et le confort d'aller dans la profondeur de l'événement, sans occulter ce qu'étaient leur personnalité, leur "sociabilité" et leurs pratiques culturelles auparavant. »

### **Restituer le réel**

Avec le concours de doctorants en histoire et en histoire des médias, Christian Delage a opté pour une « traversée » des différents corps de métiers impliqués dans la gestion des attentats de Paris et de Saint-Denis : médecins urgentistes, pompiers, forces de l'ordre, habitants du quartier, familles de victimes... Antoine Lefébure, historien des médias et expert en technologies de la communication, s'est concentré sur le recueil de l'expérience, tant individuelle que collective, des habitants de l'immeuble voisin du Bataclan pour tenter de restituer la réalité de cette nuit.

Chacun des récits, dont des extraits seront diffusés toute la journée, importe. Les angles de vue des uns et des autres sont autant de pièces d'un puzzle que l'urgence et l'émotion ont éparpillées et qu'il faut patiemment réassembler. « D'autant que, par rapport à la Shoah, qui a été précédée par la discrimination puis la déportation, les attentats du 13 novembre sont un événement soudain. La couverture médiatique est sans commune mesure avec celle qui a pu être faite de la libération des camps de la mort », explique Christian Delage.





## Journée spéciale « Chaque témoin compte » Mercredi 13 avril 2016

Le 13 novembre 2015, trois attentats frappaient Paris et Saint-Denis et tuaient 130 personnes. La violence des attaques, les cibles choisies, la jeunesse de la plupart des victimes déclenchaient alors une émotion immense et fraternelle dans le pays. Aujourd'hui, l'événement semble relégué dans l'arrière-cour d'une actualité toujours plus intense et oubliée. Pourtant, de très nombreuses personnes ont été touchées en France par ces attentats et l'onde de choc n'est pas éteinte pour celles et ceux qui ont perdu des proches. Le 13 avril, 5 mois plus tard exactement, France Inter et l'Institut d'Histoire du Temps Présent reviennent sur ces moments décisifs.

### A suivre tout au long de la journée dans les programmes de France Inter

#### ► 7h-9h : **Le 7/9** de Patrick Cohen

**Le travail de l'IHTP, du recueil des témoignages des survivants de la Shoah à celui des attentats du 13 novembre. Invités :**

Avec **Christian Delage**, historien et réalisateur, directeur de l'IHTP, **Antoine Lefébure**, historien des médias et expert des technologies de la communication et **Patricia Joly**, journaliste au *Monde*.

#### ► 10h-11h : **Un jour en France** de Bruno Duvic **Vivre au temps des attentats**

Les récits des témoins de la soirée du 13 novembre avec de longs extraits de témoignages. Avec **Christian Delage** et le psychanalyste **Serge Hefez**.

#### ► 13h30-14h : **La marche de l'histoire** de Jean Lebrun

**Chaque témoin compte** : le 11<sup>e</sup> arrondissement entre le 11 janvier et le 13 novembre 2015.

#### ► 21h-23h : **Soirée exceptionnelle** par Jean Lebrun

Depuis le 13 novembre, l'historien **Christian Delage**, directeur de l'Institut d'Histoire du Temps Présent, recueille avec le concours de jeunes doctorants, les récits des témoins de cette soirée, clients des cafés, spectateurs du Bataclan, mais aussi forces de police et équipes de secours. Parmi les heures de témoignages déjà collectées, nous avons sélectionné des extraits pour cette émission exceptionnelle, ainsi que les paroles des habitants de l'immeuble voisin du Bataclan recueillies par Antoine Lefébure, avec une unité de lieu et une unité de temps pour restituer au plus près la réalité de cette nuit.



## La mémoire immédiate du 13 novembre

*L'historien Christian Delage et son équipe collectent les témoignages des rescapés des attentats de Paris. Une première en France.*

**L**e Baradaa, La Belle Équipe, Le Petit Cambodge, c'était hier. Et pourtant, ces noms de salle de concert et de cafés parisiens sont déjà entrés dans l'histoire. Celle de la France en 2015, annus horribilis du terrorisme islamiste. S'emparant du concept tout neuf de « mémoire immédiate » en résonance avec celui d'« histoire immédiate » cher à Jean Lacouture, l'historien et documentariste Christian Delage, professeur à Paris-VIII et directeur de l'Institut d'histoire du temps présent (IHTP), a mobilisé une équipe de cinq doctorants pour travailler sur ces attentats.

Des chercheurs d'autant plus impliqués que la plupart habitent dans les X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> arrondissements de Paris, parfois même tout près du Bataclan. Antoine Lefebvre, historien des médias et expert des technologies de la communication qui est à l'origine du projet, a été adjoint à l'équipe.

« Chaque témoin compte » : le titre de cette recherche labellisée CNRS dit bien son esprit. Il s'agira de créer de l'archive à partir de la collecte volontaire. Car les historiens sont dans une autre temporalité que les journa-

listes : ils conduisent non des interviews mais des entretiens. Il y a plus de délicatesse lorsqu'ils ne sont pas réunis à chaud mais avec le recul. La bonne distance implique d'être présent sans être interventionniste. La méthodologie s'est organisée autour d'une double temporalité : l'une, courte, autour de l'événement proprement dit ; l'autre, longue et réflexive, plus portée à l'explication, de manière à donner une profondeur historique à l'événement en l'inscrivant dans une durée.

Grâce au journaliste Jean Lebrun, producteur de « La marche de l'histoire », France Inter est le partenaire officiel

du projet. Deux émissions donneront à entendre ces témoignages le 13 avril et, un an après les attentats, le 13 novembre 2016, après quoi un documentaire sera monté et proposé aux chaînes de télévision. Une vingtaine d'entretiens d'une durée variant entre 30 et 60 minutes, moins la recherche de la singularité que du ressenti.

**D**es rescapés, des proches des victimes, des pompiers, des policiers, des médecins, des psychologues filmés dans des décors variés avec le soutien technique d'une maison de production. Une vingtaine, c'est peu si, comme Antoine Lefebvre, qui se consacre aux habitants d'un seul immeuble proche du Bataclan, on estime à « 10 000 le nombre de personnes impliquées dans l'événement ». Peu mais suffisamment représentatif. Et Christian Delage n'exclut pas, dans un deuxième temps, un appel à témoins.

L'expérience paraît neuve, en tout cas en France – aux États-Unis, ces enquêtes ont lieu après chaque grand événement. Christian Delage dit avancer sans modèle, bien qu'il ait esquissé un projet semblable à celui de « Chaque témoin compte » avec ses étudiants à New York sur le 11 septembre. Principal accueil à Paris : si les rescapés sollicités ont accepté de témoigner, plusieurs d'entre eux, encore terrorisés, s'opposent à ce que leur récit soit rendu public. Il est vrai que le côté prédateur de la surmédialisation en a heurté plus d'un et que beaucoup se sont refermés sur leur drame.

« Nous ne sommes pas dans un registre informatif. On ne regardera pas ces témoignages pour chercher à savoir ce qu'il s'est passé mais pour le comprendre. On saura peut-être pourquoi ces quartiers ont été choisis », explique Christian Delage. Et déjà, à mi-parcours, un décalage se fait jour entre le ressenti des victimes qui expriment plaintes et reproches à l'encontre de la sécurité et des secours, et l'exceptionnelle prise en charge par l'État et ses corps tant policiers que médicaux.

La moyenne d'âge des victimes est de 34 ans. Four une fois, les historiens sont plus âgés que les témoins qu'ils interrogent. ■

Pierre Assouline est membre du comité scientifique de L'Histoire, il vient de publier Golem chez Gallimard

**La moyenne  
d'âge des victimes  
est de 34 ans.  
Pour une fois,  
les historiens sont  
plus âgés que  
les témoins qu'ils  
interrogent**



Retrouvez toutes les Cartes blanches sur [www.lhistoire.ressus.fr](http://www.lhistoire.ressus.fr)  
Assurez également sur [www.larepublique.deslivres.com](http://www.larepublique.deslivres.com)

*Artistes, intellectuels,  
vétérans, témoins, citoyens*  
**Comment les attentats  
ont changé notre existence**

## “les récits des vies plutôt que les récits des morts”

par **Christian Delage, historien, réalisateur et commissaire d'exposition,**  
responsable du projet “Chaque témoin compte”

**L**e but de ce projet n'est pas de faire pleurer les gens. Nous ne cherchons pas à nous afficher dans une compassion affectée mais plutôt à comprendre et à expliquer ce qui a été touché par ces attentats. Au-delà des formules et des noms, ce sont aussi les quartiers multiculturels, la mixité sociale, celle que on la trouve dans le 8<sup>e</sup> arrondissement qui été visés.

Nous collectons les récits des vies plutôt que les récits des morts. Par exemple, en ce moment, je m'intéresse à l'histoire d'un jeune juif de 31 ans, son 11 septembre se trouve dans le 8<sup>e</sup> arrondissement. Tout le monde le connaît, dans le quartier, les gens avaient l'habitude de le voir, la voiture derrière sa vitrine. Il est décédé au Bataclan. Un de ses voisins m'a envoyé un très beau texte qu'il a écrit.

Nous réalisons des entretiens filmés qui font office d'archives avec des victimes et des témoins. Par exemple, nous avons interviewé un urgentiste avec l'anthropologue Elisabeth Clavier. D'abord, il nous a raconté les faits de cette nuit de parc à la Fidèle-Salgarnière. Il a dû accueillir une cinquantaine de rescapés des cafés et du Bataclan. De fil en aiguille, il a évoqué son ressentiment, mais aussi, quel que chose qu'il n'avait jamais pu verbaliser et qui l'étonnait, par rapport de son rôle, la jeunesse des victimes, en particulier des personnes en état d'urgence absolue.

Nous faisons parfois d'autres manières de filmer, en regardant d'autres manières de filmer, en regardant d'autres manières de filmer. Par exemple, nous avons raconté ce soir-là, Tommy en vinant, qui était connecté à la Belle Equipe. Nous les avons laissés à se parler devant la caméra. Je ne suis pas sûr qu'ils avaient été à la même table de conversation entre eux. Ils se sont mutuellement rappelés ces souvenirs et ont pu partager l'état d'esprit dans lequel ils étaient.

Une autre fois, nous avons filmé la propriétaire du Hammam, un café mixte avant qu'elle ne soit juste à côté de la salle de concert. Elle a raconté les détails des rescapés du Bataclan dans la nuit, ainsi que la BR, qui a préparé l'assaut contre les terroristes. Nous l'avons filmée ce soir au poing. Elle nous a fait monter dans son appartement, à l'étage au-dessus. Dans son salon, il y avait une photo de son grand-père résistant. Elle lui regardait et en même temps, sans trop

y réfléchir, elle nous a dit comment elle avait senti d'ill. lui fallait agir et suivre son assemblée ce soir-là.

Parfois, ce sont des notations ser soifelles qui prennent une grande importance : Tommy est arrivé devant la Belle Equipe au moment où les deux tiraient sur les clients du café. Parmi eux, se trouvaient l'ami de son voisin tatar l'anniversaire et qui sera blessée. Il raconte qu'il s'est réfugié sous un camion d'où il n'a pu voir plus voir ce qui se passait. Tout à coup, une pelle a atteint un des pneus du véhicule. Il se souvient encore du bruit du pneu qui se défilait et de sa pensée que le camion ne s'arrêterait pas.

**Je tente d'offrir un espace personnalisé à chaque témoin qui nous offre son récit.** Il est parfois difficile de mettre les témoins à la scène devant une caméra car beaucoup ont trouvé difficile le fait de tenir un témoignage des attentats. Mais il est évident qu'ils sont dans un cadre confortable et, dès que l'on commence à les filmer, ils oublient la caméra. Ils comprennent que ce qu'ils sont en train de faire est bien plus important que le fait d'être filmé. Cela vient de nous arriver avec le témoignage donné par un jeune juif par un rescapé du Bataclan. Nous avions le sentiment qu'il était un parti de nous longtemps à ce moment. Cela a beaucoup

compté pour nous, mais ce soir-là. C'est cela qui est important.

L'idée n'est pas de recueillir un nombre précis de témoignages. Chaque histoire est personnelle et leur collection permet de croiser des expériences et des ressentis divers. Nous avons filmé huit personnes pour l'instant, sept autres sont à venir. Nous nous arrêtons probablement à vingt ou trente.

Nous avons pris la parti de ne pas nous intéresser au quantitatif, nous nous intéressons au qualitatif, nous nous intéressons aux victimes, mais aussi à toutes les personnes impliquées ce soir-là dans la prise en charge des attentats. Du personnel soignant et des policiers, en passant par les riverains et les commerçants du quartier.

Au-delà des commémorations officielles, qui dépendent d'un agenda politique, la question reste ouverte de savoir comment la société va honorer les morts et se tenir aux côtés des survivants, car la vie doit continuer. ■

Christian Delage dirige l'association d'histoire en temps présent. Spécialiste de l'histoire sur les médias, il a travaillé sur le passé du témoin de la guerre de Numance qui a été filmé en images. Depuis les attentats, il collecte les récits des témoins et victimes des attentats dans le cadre du projet “Chaque témoin compte”. La suite logique de son parcours d'histoire est de faire des films dans les années récentes, je n'ai pas

## “on ne veut pas montrer la colonisation”

par **Kader Attia, artiste, lauréat du prix Marcel-Duchamp 2016**

**E**n voyageant beaucoup à l'étranger, notamment en Afrique du Nord, en Afrique subsaharienne et au Moyen-Orient, je me suis rendu compte à quel point les questions postcoloniales et raciales sont problématiques en France. Les Français sont en plein dedans, donc ils ne s'en rendent pas compte, c'est un angle mort. Or, il y a plein de défis en France, dont ce qui tabou s'majeurs. La collaboration avec les nazis pendant l'histoire et la guerre d'Algérie, je suis algérien, mon travail artistique traite de ces questions. Je vois bien que pendant des années, on a pu d'ici encore – je ne suis pas toujours hostile à des blocages. Même à de très hauts niveaux de la société, on ne veut pas montrer la colonisation. (extrait) ■



13 NOVEMBRE : DES VIES PLUS JAMAIS ORDINAIRES

Entretien avec Christian Delage, par Cécile Daumas

*Libération*, samedi 12 novembre 2016

---

*Quelle est la spécificité de la parole du 13 novembre ?*

À l'Institut d'histoire du temps présent, nous travaillons sur la mémoire depuis longtemps : nous avons interrogé de nombreux témoins de la Seconde guerre mondiale, de la Shoah ou de la Guerre d'Algérie. La nouveauté, c'est que nous intervenons sur une histoire immédiate, mais avec une connaissance personnelle de ce Paris visé par les attentats et de sa sociabilité, que partage notre petite équipe, composée de chercheurs et de doctorants. Notre but n'est pas d'être dans la compassion ou la déploration, mais de montrer comment des vies ordinaires, potentiellement intéressantes, laissées jusqu'à dans l'anonymat, se retrouvent comme révélées dans leur intérêt historique par un événement tragique. Un rugbyman très gravement blessé au Petit Cambodge nous a raconté qu'il avait fait des études d'histoire et de cinéma, et qu'il venait de filmer sa grand-mère, ancienne employée à Renault-Billancourt. Membre de la BRI (Brigade de recherche et d'intervention), le premier médecin à intervenir au Bataclan est d'origine juive polonaise : ses parents ont échappé à la Shoah. Sans lien les uns avec les autres, ces personnes ont toutes été précipitées dans l'horreur de manière soudaine et brutale. Comment réintégrer dans la société ces vies brutalement interrompues, que faire de ce passé ? Les interrogations sont grandes...

*Qu'est-ce que ces vies disent de la France ?*

Elles dessinent une géographie humaine et sociale, une manière de vivre et de se divertir que les terroristes ne supportaient pas. Elles représentent une manière de vivre-ensemble, dans le respect de l'autre, de l'étranger. Deux jeunes de banlieue, rescapés de la Belle Equipe, faisaient partie d'une bande de barmen, âgés de 23 à 26 ans : ils travaillaient tous dans les bars du Palais omnisports de Bercy, où ils s'étaient cooptés, et sortaient ensemble entre République et Bastille. Cette sociabilité a été heurtée par l'événement. Filmer ces vies ordinaires et les montrer contribue à donner une image et une consistance à ce vivre-ensemble, à conforter des valeurs fortement ébranlées par les attentats. Nous avons rencontré des attitudes exemplaires, découvert des parcours de vie, apprécié une capacité de communiquer. Jusqu'alors régnait une joie de vivre, une sociabilité : le vendredi soir, les gens aiment sortir, ce n'est pas trivial.

*Comment filmer des récits souvent tragiques ?*

Être ni dans la routine, ni dans l'intrusion. Une approche empirique aussi où chacun est libre de son mode d'énonciation. Généralement bien éduqués, les témoins du 13 novembre qui ont souhaité nous parler sont précis dans leur narration. Les entretiens durent une heure environ, ils prennent sens dans leur entièreté. Certains se remémorent les événements au fil de la parole, d'autres comme ce jeune homme sorti vivant du Bataclan avec sa femme, nous a livré un récit étonnamment construit, d'une grande réflexivité et honnêteté. Il y avait réfléchi longtemps à l'avance. Il a parlé d'une seule traite une heure durant, il a craqué seulement deux fois, moments où nous avons arrêté la caméra. C'était extrêmement émouvant, mais on essaie de retenir les pleurs qui peuvent nous submerger. C'est frappant, ces témoins, comme ceux de la Shoah, sont porteurs d'une grande humanité. Il ne s'agit pas de les héroïser, mais leur effort de livrer un récit et de maîtriser ce travail de mémoire mérite d'être écouté et valorisé.

### *À quoi sert cette mémoire filmée ?*

Elle donne une vision diverse sinon complète d'un événement en construction. Nous sommes parmi les premiers à travailler sur ces attentats, mais d'autres historiens vont prendre le relais et d'autres encore dans plusieurs années. Nous ne sommes qu'au début d'un long processus historique. Ces témoignages sont inauguraux, cela ne veut pas dire qu'ils sont les plus intéressants : ils créent un moment unique dans l'histoire de ces rescapés, et donc aussi dans la nôtre.

**À écouter : *La Marche du monde*, "À chaque témoin, son 13 novembre", RFI, 13 novembre, 10h10 et 20h10.**



■ vendredi 11 novembre 2016

LA MARCHE DE L'HISTOIRE

PAR Jean Lebrun

L'IHTP avait accompagné une journée de France Inter le 13 avril où il avait présenté, en compagnie d'Antoine Lefébure, sa première collecte de témoignages autour du 13 novembre.



Scène d'attentat © Getty / Karen Moskowitz

L'Institut du Temps présent avait accompagné une journée de France Inter le 13 avril où il avait présenté, en compagnie d'Antoine Lefébure, sa première collecte de témoignages autour du 13 novembre.

De nombreux auditeurs de France Inter, mêlés à des degrés divers à cette nuit funeste, avaient alors été volontaires pour participer à des enregistrements.

Christian Delage, le directeur de l'IHTP, propose aujourd'hui des extraits de trois d'entre eux.

Le docteur David Pariente est urgentiste à la Pitié-Salpêtrière, il avait le 13 novembre la responsabilité de la salle de réveil.

Sylvain Pattieu, historien, évoque son compagnon d'études et ami indéfectible, Matthieu Giroud, 39 ans, tué d'une balle au front.

Stéphane Calmeyn était seulement un voisin et client occasionnel de Romain Naufle, 31ans, le luthier de Ménilmontant qui, en accordant les guitares, pensait mettre un peu d'ordre dans le monde. Mais, après le 13 novembre, des liens qui pouvaient paraître faibles sont devenus forts.

# L'OBS

Une semaine de programmation spéciale. Un an après les attaques à Paris et Saint-Denis, toutes les stations de radio reviennent sur le drame. Témoignages de victimes mais aussi de proches, d'agents de la BRI ou de membres du Samu, *La Marche du monde* commémore les attentats du 13 novembre.

Par Nebia Bendjebbour, *L'Obs*, 12 novembre 2016.

**D**ans l'émouvant "la Marche du monde", sur RFI, Valérie Nivelon reçoit, dimanche 13 novembre à 10h10, Christian Delage, directeur de l'IHTP (l'Institut d'Histoire du Temps présent), et l'anthropologue Élisabeth Claverie. Leur étude, intitulée "Des vies plus jamais ordinaires", regroupe une trentaine de témoignages de victimes des attentats et de tous ceux qui, de près ou de loin, y ont été liés (proches, agents de la BRI, membres du Samu...).

Christian Delage essaie de ne pas réduire la parole à la scène de crime, mais de comprendre la place que prend le 13 novembre dans la mémoire des intervenants et de voir comment les récits contribuent à l'écriture de son histoire. Un travail au long cours : "Nous souhaitons prendre le temps de rencontrer les personnes, trouver le meilleur moment et le bon endroit pour les filmer, les accompagner sur la durée", explique Christian Delage.

Parmi elles, Thibault, rescapé du Bataclan. Son témoignage "est impressionnant tant il restitue avec une grande acuité visuelle et sonore ce qu'il a vécu, à la manière d'un hypermnésique. Il a une position de spectateur", analyse Delage. Tout comme celui de Véronique – gérante d'un café à deux pas de la salle de concert – et de son fils Julien qui savent trouver les mots justes pour raconter les heures d'angoisse dans leur café devenu le QG de la BRI et le centre d'accueil des blessés et des victimes.



## La mémoire du 13-novembre sous l'œil des observateurs

Par Henry ROUSSO, *Mémoires en jeu*, n°4, septembre 2017

*Cette rencontre a pour but de présenter l'un des grands projets lancés après la vague d'attentats du 13 novembre 2015 afin de recueillir ce que l'on pourrait appeler une « première mémoire », terme qui a pu être utilisé dans des contextes très différents, notamment pour les premiers témoignages d'après-guerre sur la Shoah, ou encore une « mémoire immédiate ». Peut-on identifier de nouvelles formes mémorielles dans la manière dont des sociétés pacifiées comme les nôtres, par ailleurs investies depuis trente ans dans des politiques du passé touchant les grandes catastrophes récentes, réagissent à chaud face à une violence extrême qui surgit soudain dans leur quotidien ? Comment se fait le recueil de la parole ? À quelles fins ? Et ces projets, souvent innovants, s'appuient-ils sur des expériences antérieures, comme par exemple le 11 Septembre ?*

*Nous avons donc réuni pour cet échange Christian Delage, professeur à l'université Paris 8 et directeur de l'Institut d'histoire du temps présent (Paris 8/CNRS), qui a lancé un projet d'entretiens filmés auprès de rescapés du 13 novembre, mais également auprès de ceux et celles qui sont intervenus ce soir-là en tant que policiers, pompiers, médecins : « Attentats du 13 novembre 2015 : Des vies plus jamais ordinaires », ainsi qu'Élisabeth Claverie, anthropologue, directrice de recherche (émérite) au CNRS, qui participe à cette campagne.*

**Christian Delage :** Après les attentats survenus le 13 novembre, je me rappelle avoir compulsé de manière un peu obsessionnelle les mémoriaux des victimes réalisés par *Le Monde* et *Libération*. Bien sûr, les notices étaient à la fois peu développées et sur un mode hagiographique, mais ce qui me préoccupait, c'était de pouvoir mettre un visage sur les noms des victimes.

Pourquoi ? Comme l'a bien montré Susan Sontag dans *Devant la douleur des autres*, l'empathie pour une victime est d'autant plus forte que l'on se trouve dans sa proximité géographique ou culturelle. Et, sans doute, compte aussi cette dimension singulière de l'image – fixe ou animée, son pouvoir d'enregistrement, de trace, qui s'appuie dans le meilleur des cas sur une éthique de la figuration. Si je m'intéresse, cinquante ans plus tard, aux migrants et aux déclassés de la Grande Dépression des années trente aux États-Unis, c'est certainement grâce à la bonne distance trouvée par Dorothea Lange (*An American*



*Exodus*) ou James Agee et Walker Evans (*Louons maintenant les grands hommes*) pour témoigner de leur sort.

Ainsi, quand Antoine Lefébure m'a parlé d'un immeuble proche du Bataclan dans lequel il avait commencé, à peine quelques jours après le 13 novembre, à filmer des entretiens avec les résidents, car il s'y rendait souvent pour des raisons familiales, et qu'il m'a demandé si l'IHTP (Institut d'histoire du temps présent) pourrait être intéressé par une telle entreprise, j'ai un peu hésité à lui répondre favorablement. D'autant plus que son projet visait, par-delà l'immeuble en question, un très large corpus de personnes, celles qui, de près ou de loin, avaient été touchées par les attentats, soit des centaines. Certes, l'IHTP s'intéresse au temps présent, celui dans lequel les témoins sont encore parmi nous, mais pas au point d'être immédiatement réactif à un événement qui vient juste de se dérouler.

Par ailleurs, l'idée était de filmer des témoins. Or, cela fait au moins une quinzaine d'années que je travaille sur la représentation cinématographique de la libération des camps, puis sur l'histoire de la collecte des témoignages de la Shoah. Or, dans le prolongement ou en complément de ces recherches, j'ai la chance d'avoir une pratique de réalisateur professionnel et de commissaire d'exposition. Dans ce cadre, j'ai moi-même fait des procès de Nuremberg— puis avec ceux qui ont produit des collectes de témoignages filmés, principalement Geoffrey Hartman, fondateur du projet Fortunoff Video Archives for Holocaust Testimonies, à l'université Yale et des responsables de l'USC Shoah Institute, créé par le réalisateur Steven Spielberg. Cela m'a amené à constater une chose tout à fait étonnante, en particulier dans le cas de l'équipe de Spielberg : en dépit du choix de vouloir *filmer* les récits des survivants et non de les enregistrer avec un magnétophone pour éventuellement les transcrire, les entretiens ont été conçus malgré, voire contre, l'outil audiovisuel, réduisant le rôle de la prise de vue à une simple captation, souvent réalisée dans des conditions techniques médiocres, sans imagination, sans point de vue.

Cependant, ce projet de rencontrer des rescapés du 13- novembre m'a paru un défi intéressant à relever : pour la Shoah, je n'avais pas été contemporain de l'événement, les personnes que je rencontrais pour m'entretenir avec elles étaient âgées, et leur mémoire, forcément défaillante, était de toute façon reconstruite, au fil des informations qu'elles avaient accumulées dans l'espace public de la connaissance historique. Après novembre 2015, je me suis retrouvé dans une situation inverse : être plus âgé que les victimes du Bataclan, dont la moyenne d'âge était de trente- quatre ans, tout en étant très concerné, même indirectement, par les événements commencés avec les attentats de Charlie Hebdo et de l'Hyper Cacher de Vincennes.

Tandis qu'Antoine Lefébure constituait une sorte de monographie de l'immeuble proche du Bataclan, j'ai commencé à former une petite équipe, avec quatre de mes doctorants, qui, pour la plupart, habitent dans les quartiers visés par les attentats, et dont je pensais qu'ils sauraient convaincre les plus jeunes des rescapés de donner leur témoignage devant une caméra. Il s'agissait en effet de neutraliser la détestation des médias née de la couverture, par certaines chaînes d'information continue, des événements de janvier puis de novembre. Ensuite, j'ai souhaité qu'Élisabeth Clavier nous rejoigne, ce qu'elle a accepté, et Hélène Dumas, qui a travaillé sur le Rwanda et les tribunaux populaires, a à son tour souhaité nous rejoindre. L'équipe s'élargit ainsi de manière à la fois professionnelle et amicale, chacun apportant une contribution originale au projet, y compris les perceptions sonores des

personnes qui étaient enfermées dans le Bataclan et sur la manière dont l'apaisement du traumatisme subi peut passer par une réélaboration auditive et musicale.

Par chance, Jean Lebrun, qui est membre du Conseil de valorisation scientifique de l'IHTP, a très vite pris le relais auprès de Radio France et nous a permis d'être accueillis pendant une journée sur France Inter, le 13 avril 2016, ce qui nous a donné l'occasion de faire connaître notre démarche et de recevoir ainsi, dès le lendemain, des dizaines de propositions de récits de rescapés ou de témoins des attentats.

**Henry Rouso** : J'aimerais interroger Élisabeth Claverie, qui a travaillé sur d'autres situations de sorties de violence, notamment en Bosnie et en Afrique centrale. Comment cela se passe concrètement lorsqu'il s'agit de gens beaucoup plus proches de nous, dans un environnement qui est le nôtre ? Comment fonctionne le dispositif et comment mettez-vous à l'œuvre votre expérience ?

**Élisabeth Claverie** : Effectivement, Christian Delage m'a demandé de participer à ce projet parce que j'ai travaillé très longtemps au Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie à écouter des moins qui sont eux-mêmes filmés dans le prétoire par des caméras. Ces témoins s'expriment dans un cadre énonciatif bien particulier, qui est celui de la preuve quand ils sont cités par l'accusation, ou de la description d'une définition dont le protocole est régi par la défense. Ensuite, j'ai assisté à des affaires de crimes de guerre dans la région des Grands Lacs, là encore mon travail a été d'écouter des témoins à l'audience et, l'après-midi, la façon dont leur parole était travaillée par les gens de la chambre (assistants juridiques, juges, etc.).

Avec ce que m'a proposé Christian, on est dans une démarche d'un autre ordre, une autre visée, car les personnes avec lesquelles nous travaillons énoncent des situations dans lesquelles elles ont été victimes d'un point de vue rétrospectif et dans un travail de reconstruction. Cela peut être aussi des soignants, des policiers qui sont intervenus. Ce qui nous intéresse au premier chef est le détail de la façon dont les personnes ré-énoncent, re-décrivent ce qui s'est passé, c'est la question de leur orientation, c'est-à-dire comment dans une situation contrainte de façon autoritaire, par exemple, une salle plongée immédiatement dans le noir après qu'il y a eu énormément de bruit comme dans un concert au Bataclan, comment les personnes parlent de la façon dont elles se sont orientées dans un moment de désorientation absolue et comment elles se sont situées les unes par rapport aux autres.

Dans le cadre d'un entretien, par exemple, avec un homme d'une trentaine d'années qui se trouvait au Bataclan accompagné de son épouse – et il s'inquiétait aussi pour une autre personne – mais aussi environné d'une masse devenue subitement sombre et indistincte. On a beaucoup travaillé avec lui la reconstruction de l'espace transformé en boîte noire où il s'orientait seconde après seconde dans l'obscurité, avec, de temps en temps, des gens qui sortaient de l'obscurité et redevenaient distincts. Ce qui nous a frappés, c'est tout son effort de réflexivité tantôt amoindrie, tantôt très éveillée, et qu'il a restituée depuis rétrospectivement. On a volontairement limité les cas, onze personnes jusqu'à maintenant.

Autre cas, celui d'un médecin urgentiste et la façon dont il s'est orienté dans une situation d'urgence dans le réel et non plus dans des situations simulées pour s'entraîner. Notre cadre est relativement intimiste, il est à la fois une réélaboration d'une situation de PTSD, avec notamment des retours des flashes comme avec l'urgentiste que je viens de mentionner. Non d'empathie qui, chez cette personne, crée un problème, y compris dans la façon qu'elle a de témoigner, avec une certaine gêne. On essaie d'évaluer ce qu'est la

redescription et de quelle façon elle s'effectue en tâchant de rester au plus près de l'énonciation de la personne dans les moments où elle se décrit comme victime et dans ceux où elle maîtrise la situation qui la sort de la position de victime. Ces modes d'énonciation peuvent changer plusieurs fois durant l'entretien.

**Henry Rousso :** Entre le moment où l'on a identifié une personne et celui où les données vont être finalement traitées, quelles sont les différentes étapes ?

**Élisabeth Claverie :** Ce sont souvent des rencontres, de proche en proche. Très souvent, à cause de cette très grande méfiance à l'égard des médias, ils veulent savoir ce que sera le trajet de l'enregistrement, ils veulent suivre le processus, il y a ce souci très grand. C'est pourquoi nous y allons très doucement, il y a eu plusieurs va-et-vient, des hésitations. Nous avançons avec la plus grande précaution et nous faisons entrer dans l'entretien les arguments justifiant ces précautions.

**Christian Delage :** L'acte même de filmer n'est pas anodin et n'est pas neutre. Il y a toute une série d'ajustements, il faut trouver un cadre, un moment propice. Dans la situation de dialogue entre l'interviewer et l'interviewé(e), le fait d'être filmé ne modifie pas les conditions de la coprésence, car le dispositif technique se fait oublier très rapidement. Pour avoir beaucoup travaillé et pratiqué cette question, je vois même la caméra comme une protection, et la médiation facilite, si le questionnaire est ouvert, et surtout pas standardisé, une mise en récit par le témoin. On ne se substitue à aucun moment à un psychologue ou à un psychiatre.

La plupart des gens que nous avons vus, parce qu'ils figurent dans la liste officielle des victimes établie par le procureur Molins, ont accès à une aide psychologique, judiciaire et matérielle. De notre côté, nous savons que ce moment partagé peut tenir une place dans un processus d'analyse, car, après les entretiens, nous prenons soin d'avoir avec eux une correspondance qui peut être très suivie et s'étaler sur un temps long.

**Henry Rousso :** Vous avez évoqué à un moment où à un autre, la dette, le devoir moral, la nécessité de recueillir la parole des victimes. C'est une question complexe que de comprendre et d'évaluer la nature de cette dette. Si je reviens sur la situation au sortir de la Shoah, à l'époque, la volonté de recueillir des témoignages tous azimuts repose sur une idée terriblement simple : du monde juif européen, surtout en Europe orientale, tout a été détruit, presque tout a disparu, il faut donc conserver le maximum possible de traces. Aujourd'hui, la situation est très différente, sans même parler de la différence des événements : nos sociétés ont énormément réfléchi à cette situation d'après 1945, qui accorde aux victimes, aux témoignages et à la mémoire une place très importante bien que jugée insuffisante par les générations qui ont suivi : d'où le réinvestissement massif, politique, sur cette question. Dès lors, indépendamment d'une curiosité scientifique légitime, quelle est la signification éthique de votre démarche ? Qu'est-ce qui est dû, ici, aux victimes ou à la société en général, sachant par ailleurs que les victimes sont mieux prises en charge par les pouvoirs publics que par le passé, dans des situations similaires ?

**Christian Delage :** Je pense qu'il y a une éthique de la médiation, non un devoir moral d'aller vers les victimes : « travail », pas « devoir » de mémoire. Nous devons être d'abord et avant

tout professionnels dans ces filmages, nous travaillons d'ailleurs avec une équipe pilotée par la société Zadig films. Quand Simon Perego dit que les victimes, après-guerre, n'ont pas eu le sentiment d'être écoutées, je prendrais cette question non pas dans le sens habituel – l'intérêt ou non prêté par les sociétés aux témoignages des survivants – mais en questionnant les conditions matérielles de leur écoute. Je sais, pour connaître un peu le travail de David Boder (*I Did Not Interview the Dead*, 1949), qu'il s'est posé la question de savoir si l'enregistrement audio était le plus approprié, et cette question n'est pas mineure. Pour qu'il y ait médiation, il faut qu'une réflexion s'exerce avant d'enregistrer le témoin sur la place qui va lui être donnée, et, réciproquement, sur celle du spectateur.

L'autre différence par rapport au contexte de l'après-guerre, c'est que ce dont témoignent les survivants de la Shoah concerne la Pologne des années vingt et trente, l'antisémitisme, l'enfermement dans le ghetto, l'extermination, la survie, etc., et pour toute une communauté. Pour les survivants, en particulier, et les témoins, en général, des attentats, cela tient en quelques heures au maximum – et l'événement dure quelques minutes. C'est pourquoi notre projet se nomme « Des vies plus jamais ordinaires », car ces gens avaient une vie ordinaire, comme nous tous, sans jamais avoir imaginé qu'une partie de leur vie pourrait donner matière à une trace publique, voire socialisée. Pour eux, cet événement n'a pas de passé immédiat, n'est pas l'aboutissement d'un processus qui les aurait concernés directement depuis longtemps. Nos témoins ne parlent jamais de ceux qui ont commis les attentats.

**Élisabeth Claverie** : Pour ma part, je suis très sensible à la question de la médiation, car notre travail se situe, au fond, entre le politique et le singulier ; tout à coup, dans la vie d'une personne, un événement fait irruption et quelqu'un devient un matin une cible, que faire avec cela et la signification indubitablement politique d'être ciblé ? Être ciblé parce qu'on est là. Que signifie cette expérience singulière qui nourrit l'expérience politique aujourd'hui ? Nous nous tenons dans cette coupe, entre du singulier et du politique, alors que la personne a des difficultés à réagir au type de collectif auquel elle a été *de facto* intégrée, pour être ciblée. C'est cette médiation que nous travaillons.

**Henry Rousso** : Même si le point de comparaison avec la mémoire de la Shoah n'est pas vraiment valide, j'aimerais poursuivre dans ce sens. Parmi les personnes que vous avez sollicitées, vous avez dû avoir des refus, d'autres qui avaient envie de parler. Sur le plan des motivations, pourquoi certains acceptent, d'autres non, et que cherchent-ils ?

**Christian Delage** : Nous-mêmes sommes pris dans un temps très court en rapport avec l'événement, et en même temps celui-ci semble s'éloigner irrémédiablement. J'ai le sentiment que certains ne voulaient pas parler immédiatement parce qu'ils sentaient une pression mais, tout d'un coup, arrive le moment où d'autres événements prennent le relais et la mémoire vive de ce qu'ils ont vécu risque de se perdre. C'est ainsi, nous vivons dans une période où domine l'instantanéité, l'évanescence rapide de la viralité des réseaux sociaux. En même temps, ça circule, ça échange, ça partage. Quel est le meilleur moment pour un témoin s'il veut donner une parole publique ? la collecte de témoignages ou l'instance judiciaire ? la radio ou la télévision (son seul ou son + image) ? Ce qu'il faut, au bout du compte, c'est que le moment de la confrontation au témoin joue pour nous, mais

aussi pour lui. Et ça, nous pouvons tout de suite le savoir.

**Henry Rousso** : Il faut rappeler que ces témoins ont, consciemment ou non, baigné dans une culture de la mémoire, nourrie par deux à trois décennies de controverses autour des « politiques du passé » ou du « devoir de mémoire ».

**Élisabeth Claverie** : La question de la réparation dont traitent les associations a changé la temporalité, les enjeux et la pondération de ces événements. Le type de gratuité, de non-intentionnalité, de hasard dans lequel se trouvaient ces personnes est bouleversé par un nouveau rapport de calcul de l'économie de la réparation. Cela vient percuter leur discours et introduire entre la singularité et l'expérience politique cette question des réparations. A fortiori parce que les associations ont des conceptions très différentes de ce que peut être une réparation, et cela change beaucoup les rapports.

**Henry Rousso** : Il faut, à ce titre, souligner que le projet apporte une dimension réflexive très importante, y compris dans la construction de la mémoire elle-même. Vous jouez un rôle d'interface entre ces personnes qui peuvent avoir leurs propres revendications et attentes, et les institutions (mairie, préfecture, médias). Christian Delage parle de l'hostilité pour les médias chez les jeunes, eux-mêmes très habitués à ceux-ci, alors que le projet qu'il dirige est soutenu par un grand média public, qui est France Inter. Mais ne contribuez-vous pas, par la démarche elle-même, à une forme de réparation ? À côté des questions de résilience possible ou effective, il y a une réparation symbolique assurée par le fait que des chercheurs, soutenus par de grandes institutions ou émanant de celles-ci, viennent à la rencontre des victimes. C'est une forme de reconnaissance, a fortiori si de grands médias sont présents. L'État et la société sont aujourd'hui empathiques vis-à-vis de ces victimes. Comment gérez-vous ces attentes et ces situations ?

**Élisabeth Claverie** : J'ai eu l'impression que l'on était des espèces de bornes mémorielles. On a marqué un temps de la reconstruction de la mémoire et une possibilité de remémoration état déterminé de la mémoire et de la façon de le dire, avec telle ou telle accentuation. La mémoire se construit avec des points saillants qui vont bouger, deviendront moins saillants, et ça les personnes s'en souviendront parce qu'on a servi de borne. D'autant qu'il est essentiel que ce soit rediffusé et rendu public. Sur la question de la réparation, j'ai eu l'impression que l'on a permis aux personnes de rassembler des éléments épars en étant un type de tiers bien particulier (scientifiques), on n'était pas un proche ni un intime. Les gens pouvaient nous parler de façon non censurée. Nous avons permis de réunir des éléments disparates, mais reconstruits. Donc, on a joué un certain rôle réparateur, mais cela a pu être l'inverse. Car, pour des personnes qui ne sont pas complètement en accord avec la manière dont elles ont réagi, on a fait ressortir quelque chose de l'ordre d'une culpabilité et ce n'était peut-être pas le moment pour elles. D'une façon ou d'une autre, on a joué un rôle, pas nécessairement dans le sens d'une contribution positive, car tout ne peut, ne doit pas être réparé. Mais ce qui veut l'être a pu commencer à l'être. ■

# Télérama

Élise RACQUE, 8 Novembre

2017

## L'HEURE DE L'APAISEMENT

*Une unité de recherche du CNRS accompagne rescapés et témoins des attentats du 13 novembre 2015. France Inter et RFI leur donnent la parole.*

**RFI**  
La marche  
du monde  
Dimanche  
10.10 et 21.10  
**RFI**  
La marche  
de l'histoire  
Lundi 13.30  
France Inter

Il y a deux ans, une vague d'attaques terroristes tuait dans Paris 130 personnes. Cette soirée, devenue instantanément « les attentats du 13 novembre » dans la mémoire française, a changé à jamais l'existence de centaines de rescapés et de témoins.

**L'Institut d'histoire du temps présent** – unité mixte de recherche du CNRS et de l'université Paris 8 – les accompagne dans la construction de leurs témoignages. France Inter et RFI suivent le projet depuis le début, et diffusent cette semaine les extraits de certains entretiens. Pour les analyser, deux membres de l'institut : l'historien et réalisateur Christian Delage, et l'anthropologue Elisabeth Claverie.

Dans *La Marche de l'histoire* de Jean Lebrun, deux médecins racontent comment ils ont été confrontés « à l'irruption de l'imprévisible au cœur des procédures prévues ». Sur RFI, *La Marche du monde* livre – comme l'an dernier, mais de manière plus exhaustive, le témoignage de Thibaut, survivant du Bataclan.

Ce recueil de paroles n'a pas pour but le sensationnalisme, comme le souligne la productrice Valérie Nivelon. « Nous ne cherchons pas à choper quelqu'un dans l'émotion pour faire pleurer l'auditeur. Nous prenons le temps de reconstruire une mémoire parfois troublée par l'effet de sidération. »

On sort de ces récits surpris par l'apaisement qu'ils engendrent. Comme si la parole redonnait le contrôle sur l'incontrôlable, pour que « le 13 novembre » devienne leurs 13 novembre à eux.